Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

52 | 2016

Chrononymes. Dénommer le siècle

De quoi le *Risorgimento* est-il (vraiment) le nom ?

What does the term Risorgimento (really) stand for ?

Was bezeichnet der Begriff Risorgimento (wirklich) ?

Catherine Brice

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4991>

DOI : 10.4000/rh19.4991

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2016

Pagination : 65-79

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Catherine Brice, « De quoi le *Risorgimento* est-il (vraiment) le nom ? », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 52 | 2016, mis en ligne le 01 juin 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4991> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4991>

Tous droits réservés

CATHERINE BRICE

De quoi le Risorgimento est-il (vraiment) le nom ?

Ce que désigne le mot *Risorgimento* semble à première vue assez simple : la période qui prépare, puis réalise l'unification des anciens États italiens en un seul royaume, sous l'influence de forces assez différentes, des républicains et des mazziniens à la Maison de Savoie. Cette création politique intervint en 1861 et est parachevée en 1870 avec la prise de Rome par les troupes italiennes, période assimilée à une « résurgence » de l'Italie jusqu'alors écrasée par les tyrans et le joug étranger, et minée par les luttes intestines. Mais le terme *Risorgimento* « désigne-t-il en propre une portion de temps que la communauté sociale appréhende »¹ ?

Une première question peut se poser, à savoir quand apparaît le mot *Risorgimento*. Et, d'emblée, les réponses divergent. Pour Alberto Banti, le mot qui est le symbole de l'expérience politique conduisant à la construction de l'État unitaire, a au début une acception essentiellement religieuse². Le *Vocabolario degli Accademici della Crusca* le définit ainsi en 1806 : « Risorgimento. Resurgir. Résurrection. Lat. *resurrectio* »³. Le *Risorgimento*, la résurrection, donc. Notons toutefois que la définition classique que propose Alberto Banti, la marche vers l'Unification, ne va pas de soi. En effet, on trouve dès le XVIII^e siècle l'expression « *Risorgimento* des Lettres » (*Risorgimento delle Lettere*) pour désigner le renouveau littéraire italien qui accompagne, précède ou rend possible le *Risorgimento* politique. Comme l'indiquent les auteurs de l'introduction d'un numéro de la revue *Laboratoire italien*, précisément consacré au *Risorgimento delle Lettere*, l'expression *Risorgimento* « désigne alors un tournant dans l'histoire des lettres italiennes, qui aurait eu lieu entre la fin du XVIII^e siècle et la première moitié du XIX^e et aurait accompagné, voire

1. Paul Bacot, Laurent Douzou et Jean-Paul Honoré, « Chrononymes. La politisation du temps », *Mots. Les langages du politique*, n° 87, 2008, p. 5-12.

2. Alberto Mario Banti, Antonio Chiavistelli, Luca Manori, Marco Meriggi, *Atlante culturale del Risorgimento. Lessico del linguaggio politico dal Settecento all'Unità*, Bari/Roma, Laterza, 2011, p. 33.

3. « Risorgimento. Il risorgere. Risurrezione. Lat. *resurrectio* », *Vocabolario degli Accademici della Crusca. Oltre le giunte fatteci finora, cresciuto d'assai migliaia di voci e modi de' Classici, le più trovate da Veronesi. Dedicato a Sua Altezza Imperiale, il Principe Eugenio, Vice-Re d'Italia*, Verona, Dionigi Ramanzini, 1806, p. 436.

préparé l'avènement du *Risorgimento* politique. L'enjeu idéologique d'une telle hypothèse historiographique est alors évident : le *Risorgimento delle Lettere* permet en effet de proposer une alternative à l'interprétation plus classique selon laquelle le *Risorgimento* aurait eu pour principal déclencheur la Révolution française et ses conséquences dans la Péninsule». Cette question du caractère endogène ou exogène des causes du *Risorgimento* est restée un serpent de mer des controverses historiographiques italiennes. L'affirmation, à des fins politiques, de son caractère endogène, a été le fait des historiens de la période libérale, mais aussi, bien sûr, de la période fasciste.

Le débat sur l'antécédence du *Risorgimento* littéraire (ou culturel) ou du *Risorgimento* politique a perduré jusqu'aux célébrations, en 2011, du 150^e anniversaire de l'Unité. Comme l'écrit Silvia Tatti : « Comment le *Risorgimento* politique s'est-il greffé sur le "*Risorgimento* littéraire" ? C'est un point crucial, au centre de nombreuses discussions et réflexions qui ont accompagné la célébration de l'année 2011. Il est en fait largement admis qu'en Italie, le lien avec la patrie est fondé au début essentiellement sur la langue et l'identité culturelle ; et il est tout aussi indéniable que tout au long du XVIII^e siècle s'est propagée l'idée d'une nation italienne à travers les débats littéraires, les articles de presse, la comparaison avec les étrangers ; une idée qui est née en Italie depuis longtemps déjà, avec Virgile, Dante, Pétrarque, puis Muratori, Maffei, Alfieri, Leopardi, traversant la péninsule au cours des siècles comme un thème persistant et intense, plein de potentialités. Et pourtant, malgré la conviction que l'identité italienne est essentiellement basée sur des facteurs linguistiques et littéraires, la manière dont la perspective idéaliste et culturelle s'est transformée en projet politique, dans une action militante visant à construire, militairement et institutionnellement, la nation unitaire et l'État, demeure une question ouverte, qui soulève de nombreuses questions »⁴.

*

4. « Come si innesta il Risorgimento politico sul "Risorgimento letterario" ? È un nodo cruciale, al centro di tante discussioni e riflessioni che hanno accompagnato le celebrazioni del 2011. È infatti opinione consolidata che in Italia il legame con la patria si fondi all'inizio essenzialmente sull'identità linguistica e culturale ; ed è altrettanto innegabile che per tutto il Settecento in modo sempre più esteso si sia diffusa l'idea di una nazione italiana, attraverso i dibattiti letterari, gli interventi sui giornali, il confronto con gli stranieri ; un'idea di Italia che nasce da lontano, da Virgilio, Dante, Petrarca, via via fino a Muratori, Maffei, Alfieri, Leopardi che attraversa la penisola nei secoli come tema persistente e intenso, ricco di potenzialità. E tuttavia, nonostante la convergenza critica sul fatto che l'identità italiana si fondi essenzialmente su motivi linguistico-letterari, le modalità con cui la prospettiva ideale culturale si sia trasformata in progetto politico, in azione militante tesa a costruire anche militarmente e dal punto di vista istituzionale lo stato nazione unitario, costituiscono un problema aperto, che solleva molteplici interrogativi », Matteo Di Gesù, Stefano Jossa, Matteo Palumbo, Gilles Pécourt, Amedeo Quondam et Silvia Tatti, « Le *Risorgimento delle Lettere*, une catégorie historiographique pertinente ? », *Laboratoire italien* [en ligne], n° 13, 2013, mis en ligne le 6 février 2014, consulté le 17 juillet 2015. URL : <http://laboratoireitalien.revues.org/698>.

RISORGIMENTO : SÉDIMENTATION D'UN MOT

Chronologiquement, l'évolution du mot *Risorgimento*, pris au sens religieux évoqué plus haut, puis culturel et politique, et enfin politique, se fait au cours du XIX^e siècle. Alberto Banti rappelle quelques étapes : 1852, dans le *Vocabolario universale della lingua italiana* publié à Mantoue, on lit : « *Risorgimento*. Resurgir. (V. Résurrection). 2) se dit d'une ville, à propos de son rétablissement et de son retour à un bon gouvernement »⁵. Enfin, en 1872, le *Dizionario* de Tommaseo et Bellini indique que *Risorgimento* signifie « retour (resurgissement) de la nation à un meilleur gouvernement »⁶.

La difficulté, toutefois, pour suivre le sens du mot *Risorgimento*, réside dans le fait que le même terme a déjà émergé au XVIII^e siècle pour désigner la Renaissance, le *Rinascimento*. Ainsi, en 1775, Saverio Bertinelli écrit *Del Risorgimento d'Italia negli studi, nelle Arti e ne' Costumi dopo il Mille*, étudiant les prémisses de la « vraie » renaissance italienne du XVI^e siècle. Dans ce cas, l'expression ne recouvre pas de signification politique particulière. Cette assimilation *Risorgimento*/Renaissance perdura durant la seconde moitié du XVIII^e siècle, et même dans l'édition italienne de Winckelmann en 1783⁷ ou chez l'archéologue Carlo Fea. Dans ce cas, la question se pose de savoir s'il est légitime de prendre comme modèle la Renaissance, période de grande splendeur artistique, mais durant laquelle les artistes étaient au service de princes ou de tyrans, situation très différente des attentes du XIX^e siècle. Amedeo Quondam s'est livré à une enquête serrée sur les parallélismes et divergences dans les usages des termes⁸. Il met en évidence que le terme français de Renaissance a pu être traduit en italien par *Risorgimento* – ou *Rinnovamento* – avant que ce que nous appelons aujourd'hui le *Risorgimento* n'explose comme événement politique⁹.

Cette digression par le *Risorgimento delle Lettere* permet de mettre en évidence une singularité italienne, le caractère central de la littérature dans le mouvement politique du *Risorgimento*. La littérature est une mission qui transforme auteurs et lecteurs en militants : les hommes de lettres sont considérés comme guides et protagonistes du mouvement, et la littérature comme promesse de l'identité nationale. C'est une vision partagée par le romantisme

5. « Il Risorgere. (V. Risurrezione). 2) Detto Di città vale del suo rialzarsi e torna re in buon stato », *Vocabolario universale della lingua italiana*, Mantova, editori Fratelli Negretti, 1852, p. 900.

6. « risorgimento della nazione a vita civile migliore », Niccolò Tommaseo et Bernardo Bellini, *Dizionario della lingua italiana nuovamente compilato dai Signori Niccolò Tommaseo e Cav. Professore Bernardo Bellini*, volume IV, Torino/Napoli, UTET, 1872, p. 369.

7. Johann Joachim Winckelmann, *Geschichte der Kunst des Altertums*, 1764, traduction française *Histoire de l'Art chez les Anciens*, Paris, Saillant, 1766.

8. Amedeo Quondam, « Rinascimento e classicismi », in A. Quondam et M. Fantoni [dir.], *Le parole che noi usiamo. Categorie storiografiche e interpretative dell'Europa moderna*, Roma, Bulzoni, 2008, p. 33-96.

9. *Idem*, p. 44.

comme par le néo-classicisme, ce qui met en cause la supposée divergence politique entre les deux mouvements.

De fait, le terme de *Risorgimento* ne s'est figé dans son acception actuelle que lentement. Comme le rappelle Simonetta Soldani, il est très peu employé dans les années suivant l'Unification : on parle alors plutôt des « événements », des « retournements », d'« indépendance » ou de « révolution »¹⁰ ; ensuite parce que ce terme a désigné d'autres périodes ; enfin car sa signification de « renaissance », de *résurgence* ou même de « restauration » pose le problème de savoir quel est le modèle idéal ou idéologique à partir duquel on *renaît* ou on *resurgit*. Et de ce point de vue, les modèles ont été nombreux : chrétienté idéale, période médiévale, Renaissance, avec des zones d'ombre et de refus. Ce qui complique encore les choses, c'est que la « nation » italienne telle qu'elle s'invente dans les premières décennies du XIX^e siècle se cherche des racines culturelles capables de constituer un terreau commun à l'idée de nation dans une péninsule encore très divisée. Ce terreau peut être la chrétienté, ce que les néo-guelfes comme Vincenzo Gioberti ou Cesare Balbo défendent. Mais ce peut être un terreau artistique, littéraire, dont l'importance constitue une spécificité chez les penseurs de la nation italienne. La difficulté de l'Italie à se constituer, pour reprendre les mots d'Amedeo Quondam, en « *meta patria* » qui englobe, sans les écraser, les petites patries, eut aussi une incidence sur la période à laquelle se réfère le *Risorgimento* comme modèle.

Comme le note Marina Formica, « à l'âge où les conceptions du "caractère italien" doivent faire coexister, sous des formes apparemment contradictoires, des visées universalistes d'une part, et des intérêts particularistes de l'autre, la nation, plus encore que la patrie, a commencé à adopter un accent politique plus décisif. Et ceci, alors même que le concept d'Italie est progressivement devenu quelque chose de nouveau et de différent par rapport à la seule réalité linguistique, littéraire et artistique, adoptant plutôt une dimension religieuse et militaire »¹¹.

Ce modèle, en Italie – et c'est là une particularité de la péninsule – est fortement structuré par une vision cyclique de l'histoire, oscillant entre décadences et « re » surgissement¹². La perception de la décadence – ou non – de l'Italie et des Italiens est fortement conditionnée par le regard de l'Autre, des étrangers, qui au long du XVIII^e siècle, parcourent la péninsule et renvoient aux élites italiennes des images certes instrumentalisées, mais aussi, comme

10. Simonetta Soldani, « Risorgimento », in F. Levi, U. Levra et N. Tranfaglia [dir.], *Storia d'Italia*, 3, Firenze, La Nuova Italia, 1978, p. 1132.

11. « Nell'età in cui le idee d'italianità si trovarono a convivere, sotto forme di apparente contraddizione, con i filoni universalistici da una parte, e con le istanze particolaristiche dall'altra, la nazione, ancora più che la patria, iniziò infatti ad accentuare una più decisiva accentuazione politica, mentre il concetto d'Italia diveniva gradualmente qualcosa di diverso e nuovo rispetto a quando era stata solo una realtà linguisticamente, letterariamente e artisticamente organica, più che una dimensione vitale a livello religioso e militare », Marina Formica, « Introduzione », in Beatrice Alfonzetti et Marina Formica [dir.], *L'idea di nazione nel Settecento*, Roma, ESI, 2013, p. xv.

12. Voir Silvana Patriarca, *Italianità. La costruzione del carattere nazionale*, Roma/Bari, Laterza, 2010.

l'a montré Silvana Patriarca, profondément assimilées par les intéressés eux-mêmes. Toutefois, autant que les stéréotypes nationaux diffusés par Montesquieu ou de Brosse, pour ne citer que les plus connus (qui façonnent le « caractère national italien »), l'expérience de la présence française et républicaine entre 1796 et 1799 contribua à infléchir le rapport à l'étranger, mais aussi à nourrir la notion de patrie et de nation de conceptions plus politiques et plus démocratiques. La nation que constitue le peuple souverain recouvre de nouvelles formes d'États : la patrie, désormais moins exclusivement sentimentale, n'existe que si elle est libre, démocratique et républicaine. Le *Triennio* républicain marque le début du passage de la nation culturelle à la nation politique, les deux restant indissociablement liées, car pendant tout le XIX^e siècle, la nation culturelle persista. Et persista d'autant plus que la solution de l'Italie unique, démocratique et républicaine s'éloignait.

Comprendre ce qui se cache sous le mot *Risorgimento* implique donc de tenir ensemble ces éléments ductiles, évolutifs qui mirent plusieurs décennies à se fixer et dont le sens premier ne cessa de se démultiplier, au fil des décennies. Il faut donc d'abord comprendre ce que recouvre le mot *Risorgimento*, et préciser le moment que les acteurs s'attachent à faire « resurgir » ; mais la période à ressusciter n'est pas la même selon que l'on s'attache à la nation « culturelle » ou à la « nation politique ». Et les deux conceptions perdurent longtemps, parallèlement, s'affrontant, s'ignorant ou se croisant au gré des événements. Enfin, il faut s'interroger sur la manière dont le mot *Risorgimento* et sa signification n'ont cessé d'être retravaillés dans les périodes qui suivent sa « réalisation ». Bien entendu, la perception de l'achèvement du *Risorgimento* dépend de ce qu'on entend par ce mot.

Sur le plan des idées politiques, il est bien connu que les projets des protagonistes entre 1796 et 1861 ont été variés, souvent contradictoires. De ce point de vue, le *Risorgimento* recouvre des acceptions variées : du projet républicain au projet national, des espérances néo-guelfes aux solutions monarchiques, de l'Italie centralisée à l'Italie fédérale, le pays devait resurgir, mais sous des formes variées. De la même façon, les jugements portés sur la réalisation politique du *Risorgimento* ont été fortement contrastés, de la Révolution manquée au Sud sacrifié. Mais il en est sans doute de même pour toutes les révolutions politiques, et ce n'est pas là que se situe la singularité du mouvement italien. C'est davantage dans la conviction, affirmée avec force mais aussi discutée et contestée, que le *Risorgimento* est d'abord un mouvement culturel et littéraire, avant d'être un mouvement politique. Ou plus exactement que le *Risorgimento* culturel est la condition *sine qua non* de la résurrection politique du pays.

LA NATION CULTURELLE : QUELLE RENAISSANCE ?

En 1874, Giosuè Carducci écrivait que l'Italie était non pas une expression géographique comme l'affirmait Metternich, mais une « expression littéraire, une tradition poétique ». Ce lien très fort entre le *Risorgimento*, la nation telle qu'elle fut imaginée par les protagonistes, et la littérature, avait déjà été théorisé par Carlo Cattaneo dans sa célébration d'Ugo Foscolo : l'idée italienne était, pour le poète, une « idée de poètes, de lettrés et d'artistes ». Ainsi, l'idée d'Italie semble liée à la réflexion, à la production des hommes de lettres ; les mêmes lettrés qui présentent, par leurs œuvres, la « garantie » d'une existence « italienne » ayant connu des moments de gloire et des moments de décadence, laquelle, à partir de la fin du XVII^e siècle, doit être combattue. Dès ce moment, l'idée même d'une renaissance, d'un *risorgimento*, reposait sur le lieu commun de la splendeur passée de la tradition littéraire italienne qu'il fallait relever, comme l'affirmait Muratori : après la grandeur de la République romaine, la splendide Renaissance, le triste XVII^e siècle avait vu l'invasion étrangère, la fin de la prééminence littéraire de la péninsule, situation de désolation qui devait prendre fin et dont le moteur comme le couronnement seraient le réveil littéraire de la péninsule. Ce lien très fort entre littérature et *Risorgimento* a été théorisé à la fois par les acteurs eux-mêmes, entre la fin du XVIII^e et la première moitié du XIX^e siècle, puis par les commentateurs du *Risorgimento* après les années 1860¹³.

Puisque la plupart des concepts qui ont construit l'idée de nation ont été élaborés par des lettrés, il est logique que la littérature apparaisse au cœur de la nation italienne. Mais par quel chemin les lettrés sont-ils ainsi arrivés à concevoir et porter l'idée de la nation ? D'abord car ils avaient perdu, au cours du XVIII^e siècle, une partie importante de leur prestige passé. Cette perte de légitimité dans l'espace social les amena à redéfinir leur position face au pouvoir, et à refuser la position curiale de « serviteur » du prince, comme l'avait proclamé Alfieri à la veille de la Révolution française. La nouvelle légitimation du lettré résidait dans sa capacité à créer une force poétique capable de pousser vers le Bien, vers le Beau, vers l'Utile.

Ainsi, les objectifs de la littérature changent, tandis que le lectorat lui aussi évolue, posant à nouveaux frais le problème de la langue et celui du « niveau de langage » ou encore de la « qualité » de la littérature proposée à ces lecteurs nouveaux. La redéfinition de la « hiérarchie des genres » accompagna la révolution romantique qui attribua au lettré soit un magistère littéraire, donc politique (Mazzini), soit un « apostolat du génie italien et catholique » (Gioberti) qui affirmait que « l'œuvre de celui qui écrit se transforme en principal instrument du *risorgimento italico* »¹⁴. Pour Gioberti, « la langue et la

13. Gianluca Albergoni, « Letterati, lettere, letteratura », in A. Banti et alii, *Atlante culturale del Risorgimento...*, op. cit., p. 86-97.

14. Vincenzo Gioberti, *Del primato morale e civile degli italiani*, Capolago, Tipografia Elvetica,

nationalité avancement d'un pas égal, car la langue est un des principes constitutifs et des caractères principaux de la nationalité : c'est même le caractère le plus intime et fondamental de tous, comme le plus spirituel »¹⁵. Ce caractère central de la littérature, et donc de la langue, répondait au niveau européen aux mouvements qui voyaient dans la langue le berceau de la nation, comme dans les États allemands. Ce point de vue fut largement repris après l'Unité et développé par des historiens de la littérature également hommes politiques comme Francesco de Sanctis. Il ne tarda pas à constituer la « vulgate » d'un *Risorgimento* fondé sur la littérature.

Pourtant, à l'occasion d'un colloque de la Société italienne d'histoire du XVIII^e siècle consacré à l'idée de nation¹⁶, Amedeo Quondam a brisé quelques lances avec l'affirmation selon laquelle, durant les siècles où tout manquait aux Italiens pour être une nation, un peuple, un État, la langue et la littérature auraient déjà forgé une extraordinaire identité nationale. Selon lui cette proposition, fortement influencée par une vision « idéelle » du *Risorgimento*, est fautive. D'abord car il n'existe pas de littérature « italienne » avant la fin du XIX^e siècle. Ensuite parce que jusque-là, les caractères définissant la nation – le lieu où l'on naît – et la patrie – la terre des pères – sont divers, modulables, compatibles, négociables et que la langue, en outre, n'est pas perçue comme étant un marqueur « national ».

L'Italie, nation culturelle, pose donc problème et Amedeo Quondam ajoute à cela un argument intéressant, le caractère sélectif de cette reconstruction littéraire de la nation : « s'agissant de cette vision rétrospective reconstruisant le sens d'une histoire nationale dans sa civilisation littéraire, il n'y a qu'en Italie que cette vision, enserrée dans le nouveau régime de l'État unitaire, considère le passé de l'Ancien Régime comme une accumulation honteuse de ruines durant trois siècles de décadence »¹⁷. Il y a là, selon lui, un paradoxe intéressant : l'identité culturelle italienne a été construite par des lettrés italiens qui se sont appliqués à liquider une partie importante du patrimoine littéraire car « seulement » littéraire, donc formel. Et deux noms viennent bien sûr à l'esprit : Ugo Foscolo et Francesco de Sanctis. Cette vision, fondée sur la seule « littérature », concéda donc pour ces siècles « obscurs » un rôle majeur aux scientifiques, aux philosophes : Giordano Bruno ou Galilée, Vico, plutôt que Le Tasse ou Métastase.

1844, 2 volumes, volume 2, p. 491.

15. « La lingua e la nazionalità procedono di pari passo, perché quella è uno dei principi fattivi e dei caratteri principali di questa; anzi, il più intimo e fondamentale di tutti, come il più spirituale », *idem*, p. 493.

16. Beatrice Alfonzetti et Marina Formica [dir.], *L'idea di nazione...*, *op. cit.*, p. 5 et sq.

17. Amedeo Quondam, « Rinascimento e classicismi », *art. cit.*

UNE NOUVELLE APPROCHE CULTURALISTE

Dans le même temps, les travaux d'Alberto Mario Banti et de Paul Ginsborg proposent une « nouvelle » approche du *Risorgimento* « par la culture » si l'on peut dire et, dans la cas de Banti, en s'appuyant essentiellement sur la littérature – et un peu sur l'iconographie. Ces travaux ont été beaucoup commentés, car ils renouent avec cette importance de la littérature dans le phénomène risorgimental, mais en en déplaçant la focale et tentant de répondre à ce problème récurrent de la transformation du culturel en politique. Ils posent donc une question souvent esquivée : comment le *Risorgimento* a-t-il été possible, ou pensable ? D'abord en s'intéressant à la culture du *Risorgimento* avant l'Unité, au *nation-building* et non au *state-building*, davantage étudié. Ensuite en prenant au sérieux le discours du *Risorgimento* sur lui-même au moment où il se faisait, c'est-à-dire les affirmations d'enthousiasme quasi-religieux des protagonistes, la recherche du martyr patriotique, ouvrant ainsi la voie à l'étude du « discours de la Nation ». Il met en évidence, à partir d'une série de 33 textes (le « canon » risorgimental), essentiellement des Mémoires (Pepe, Balbo, Pellico, d'Azeglio) et quelques lettres (Caterina Franceschi Ferrucci), une « morphologie du discours national » dans lequel prévalent des figures narratives fortes telles que les liens familiaux, la sainteté et l'honneur. Ces figures n'ont rien de neuf, elles sont au contraire familières mais c'est précisément leur caractère familier qui en assure l'efficacité. Plus qu'une invention de la tradition, pour paraphraser Eric Hobsbawm et Terence Ranger, on aurait ici une « réinvention » de la tradition : les mêmes thèmes, à la forte charge émotionnelle et mobilisatrice, réinvestis d'une signification nouvelle. En d'autres termes, les auteurs du *Risorgimento* auraient, avant la lettre, compris les vertus du *storytelling* permettant une mobilisation politique. Ainsi, l'idée de la nation comme sujet collectif possédant des caractères propres remontant à un passé lointain et fantastique, cette image abstraite, traduite en celle de la nation comme communauté parentale et comme communauté territoriale dotée de traits géographiques spécifiques, permettait de la rendre directement compréhensible et tellement « naturelle » ou « évidente » qu'elle était soustraite à toute argumentation rationnelle. De la même façon qu'on ne choisit pas sa famille, car on lui appartient par des liens naturels, on ne choisit pas sa nation¹⁸. Le caractère religieux et l'honneur sont là aussi des notions, des « opérations de cadrage » facilement accessibles et déclinables pour un lectorat qui n'est plus celui, élitiste, des décennies précédentes. Si les thèses de Banti ont donné lieu à des discussions passionnées¹⁹ – parfois

18. Voir par exemple Alberto M. Banti, *La Nazione del Risorgimento. Parentela, santità ed onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 2000, p. 119.

19. Cf. Gianluca Albergoni, « Sulla "nuova storia" del Risorgimento : note per una discussione », *Società e storia*, n° 120, 2008, p. 349-366, ou la discussion publiée par *Storica*, n° 38, 2007, p. 91-137 (interventions de Lucy Riall, Axel Körner, Maurizio Isabella, Catherine Brice et une réponse d'Alberto M. Banti).

critiques – elles ont permis de relier la naissance « littéraire » du *Risorgimento* à un processus qui n'est pas la seule translation des idées des auteurs aux acteurs. Comme le note Gianluca Albergoni, si le socle du *Risorgimento* a acquis une épaisseur émotionnelle, passionnelle, permettant de mieux comprendre la mobilisation des acteurs et la manière dont la nation a été vécue, sentie, aimée par les protagonistes – ce qui change de l'énumération froide et désincarnée des idées politiques flottant dans les limbes, ou des idéologies dont on ne sait pas qui les comprend –, les conditions sociales de production et de réception restent encore obscures. Et il est d'autant plus difficile d'assigner à ces *tropes* une signification en termes d'engagement politique qu'on les retrouve utilisés, d'une manière presque similaire, dans les discours de Pie IX ou dans les Mémoires des Zouaves pontificaux, par exemple²⁰, ou critiqués par les protagonistes mêmes du *Risorgimento*. Ainsi Enrico Cernuschi écrit-il à Carlo Cattaneo, le 15 septembre 1849, alors qu'il est emprisonné par les Français : « Martyr et Poète sont d'assez mauvais goût. Et je t'assure que la gloire du Martyr ne fut jamais le premier de mes désirs »²¹.

Ainsi, le « socle littéraire » du *Risorgimento*, constitué des « intellectuels militants », d'un public toujours plus vaste, écrivant dans des formes diversifiées dont les qualités de communication, et donc de mobilisation, restent sans doute encore à explorer en profondeur, en restant attentif aux caractéristiques sociales de ce public, représente sans aucun doute une spécificité du mouvement italien, mais une spécificité dont il est difficile de départager le caractère auto-proclamé (ou instrumentalisé) des logiques de légitimation et leur efficacité²². Néanmoins, se pose avec force, grâce aux interrogations de Banti, la question du *Risorgimento* comme mouvement « de masse » : le corpus mobilisé pour décrire « la nazione du Risorgimento » est étroit – 33 auteurs qui n'ont pas écrit durant les événements, mais après coup, à l'âge des Mémoires. Quelques figures narratives efficaces par leur ancrage historique et affectif : la famille, le martyr, l'honneur – violé, retrouvé, vengé. Et des chiffres de l'engagement politique (la fameuse question de savoir si le *Risorgimento* est, ou non, un mouvement de masse) qui sont impressionnants : comme le rappelle Gian Luca Fruci, « en 1848-1849, 350 corps de volontaires armés rassemblent près de 100 000 personnes, soit la population de Florence à l'époque – dans les conflits qui traversent le pays, et ceci sans compter les guerres menées par la monarchie piémontaise, les initiatives de Garibaldi et

20. Lucy Riall, 'Martyr Cults in Nineteenth-Century Italy', *Journal of Modern History*, n° 82-2, 2010, p. 255-287 ; Ferdinand Göhde, *Foreign Soldiers in the Risorgimento and Anti-Risorgimento. A Transnational Military History of the Germans in the Italian Armed Groups, 1834-1870*, PhD, Florence, Institut universitaire européen, 2014. Ou comme le rappelle Ariana Arisi Rota, « A proposito di "Fare l'Italia" : unità e disunità nel Risorgimento », *Società e storia*, n° 128, 2010, p. 334-335.

21. « Martire e Poeta sono cose di cattivo gusto. E ti assicuro che la gloria di Martire massimamente non fu mai nei miei desiderata », Rinaldo Caddeo, *Epistolario di Carlo Cattaneo*, Firenze, Barbera, 1949, volume I, p. 493-499.

22. Carlotta Sorba, *Il melodramma della nazione. Politica e sentimenti nell'età del Risorgimento*, Bari/Roma, Laterza, 2015, étude de près les conditions de réception de ce discours.

les insurrections populaires. Quarante mille personnes (soit un peu moins d'un quart de la population) se réunissent à Rome le 23 mars 1848, au Colisée, pour fêter le début de la première guerre d'indépendance... »²³. Ce n'est pas un des moindres paradoxes du *Risorgimento* que de sembler démontrer la puissance du verbe, de l'écrit, à défaut de celle de la littérature. Mais c'est sans doute aussi car cette production écrite « racontait des histoires » ancrées dans l'histoire, ajoutant de la chair, des images, des représentations à ce récit d'une nation « existant déjà » et qu'il faut faire revivre.

UNE HISTOIRE, DES HISTOIRES DE L'ITALIE

Comme pour presque tous les mouvements nationalitaires du XIX^e siècle, l'histoire a aussi joué un rôle important dans la légitimation idéalisée de la nation. Mais, plus peut-être que la littérature, les références à l'histoire sont chargées d'un sens politique, désignant un modèle de référence : celui que, précisément, on cherche à faire « renaître ». Le modèle historique, et donc politique, qui sous-tend le *Risorgimento* a donc trois fonctions : d'abord repérer et mettre en valeur un moment, une période dans laquelle l'Italie a existé, libre et indépendante, et qui est donc une preuve que l'on peut bien parler de *Résurgence*, et non pas de création *ex nihilo* d'un nouvel État. L'Italie doit être recrée car elle a existé, elle a décliné et il faut aujourd'hui lui restituer son « intégrité ». La seconde fonction assumée par l'histoire est de désigner des systèmes politiques qui peuvent être souhaitables pour le nouveau pays, ou plutôt des valeurs politiques à renforcer. D'associer donc à une période une « couleur » civique, politique, illustrant les idéologies à l'œuvre dans le mouvement. Enfin le recours à l'histoire est un puissant adjuvant à ces figures profondes²⁴ de la littérature, susceptibles de faire rêver, et donc de mobiliser une jeunesse souvent bridée.

Toutefois, les modèles possibles sont nombreux et souvent incompatibles entre eux. Comme l'a remarqué Amedeo Quondam à diverses reprises, il est étonnant que l'Italie en train de se faire, au moment même où elle se pense comme nation à la recherche d'un passé « inventé », fasse dans son histoire un tri sélectif, rejetant les mythes du classicisme qui avaient accompagné la construction de l'imaginaire et de la culture de l'Ancien Régime, tout comme les réflexions sur les libertés du XVIII^e siècle, préférant construire son passé commun autour de la période médiévale. Une période médiévale idéalisée, l'Italie des communes, suivie de trois siècles de décadence éthique, politique, militaire et économique. Cette décadence attribuée à l'invasion étrangère,

23. Gian Luca Fruci, « A proposito di "Fare l'Italia" : unità e disunità nel Risorgimento », *Società e storia*, n° 128, 2010, p. 340.

24. Adrian Lyttelton, 'Creating a national Past. Myth and Image in the *Risorgimento*', in Albert A. Ascoli and K. von Hennenberg (eds), *Making and Remaking Italy. The Cultivation of National Identity around the Risorgimento*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 47-74.

à la domination espagnole avec dans son sillon une Contre-Réforme qui aurait contribué à asservir intellectuellement le pays. Ce noyau dur du discours national de la péninsule constitua les ressorts du *Risorgimento* : rejet de l'« étranger » (les Espagnols, puis les Français, les Autrichiens mais aussi, dans une certaine mesure, les Piémontais), l'anticléricisme aussi et son corollaire, la franc-maçonnerie. Les libertés républicaines, les communes médiévales, la longue litanie des « martyrs » qui se sont opposés à l'Église catholique post-tridentine (au premier plan Giordano Bruno, mais aussi Galilée) constituent donc les socles de ce *Risorgimento*, de cette « résurgence » italienne. Une « résurgence » qui ne peut donc se construire qu'en réponse à une « décadence », décadence obligeant à gommer du récit national plusieurs siècles de la période moderne pourtant constitutifs de l'histoire italienne.

Ainsi, bien que la redécouverte médiévale soit commune à toute la période romantique, du Royaume-Uni à la France, elle jouit dans la péninsule d'une signification très particulière car elle constitue l'« époque de référence »²⁵. Une période qui pouvait contenter la plupart des acteurs de ce *Risorgimento* : pour les modérés et ceux proches de la chrétienté, le Moyen Âge est la période de la *societas cristiana* par excellence ; les libéraux y voyaient les racines de la liberté économique et les plus radicaux, les plus « républicains », l'âge des libertés municipales capables de s'opposer aux desseins liberticides des empereurs « allemands ». Quant à la Maison de Savoie, présente depuis le Moyen Âge en Piémont et dans les vallées alpines, elle s'employa à « italianiser » son passé et ses ducs de Maurienne, comme Umberto Biancamano, préparant ainsi son destin national²⁶. Mais le Moyen Âge du *Risorgimento* pouvait aussi servir à penser un modèle « fédéral » pour la future Italie, sur la trace des travaux de Sismondi²⁷.

Ce modèle médiéval de l'Italie fut de nouveau repris plusieurs décennies plus tard, durant le fascisme. Mais ce sont moins les libertés républicaines des communes qui alors sont valorisées que l'architecture²⁸, ou les traditions folkloriques (ainsi la « réinvention » du *palio* de Sienne).

Que devient le *Risorgimento* après l'unification du pays en 1861 ? Il faut être ici attentif aux césures chronologiques car l'emploi du terme, et ses significations, restèrent largement liés aux buts poursuivis par les acteurs poli-

25. Duccio Balestracci, *Medioevo e Risorgimento. L'invenzione dell'identità italiana nell'Ottocento*, Bologna, Il Mulino, 2015. Également Ilaria Porciani, « L'invenzione del Medioevo », in E. Castelnuevo et G. Sergi [dir.], *Il Medioevo al passato e al presente* (Arti e storia nel Medioevo, iv), Torino, Einaudi, 2004 ; Ernesto Sestan, « Per la storia di un'idea storiografica : l'idea di una unità della storia italiana », in E. Sestan, *Scritti vari, III, Storiografia dell'Ottocento e del Novecento*, Firenze, Le lettere, 1991, p. 163-191.

26. Umberto Levra, *Fare gli italiani. Memoria e celebrazione del Risorgimento*, Torino, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1992.

27. Cf. dans une bibliographie extrêmement fournie sur Sismondi et son œuvre *La Repubbliche italiane del Medioevo (1809-1818)* : Giuseppe Galasso, « Le Repubbliche italiane di Sismondi e il Risorgimento », in A. Coco [dir.], *Le passioni dello storico. Studi in onore di Giuseppe Giarrizzo*, Catane, Edizioni del Prisma, 1999, p. 221-242.

28. D. Medina Lasansky, *The Renaissance Perfected. Architecture, Spectacle, and Tourism in Fascist Italy*, Philadelphia, Penn State University Press, 2004.

tiques, en réponse aux difficultés affrontées par le jeune État. La « Gauche historique » (1876), puis Crispi s'emparèrent du mythe laïque du *Risorgimento* pour consolider une religion civile censée renforcer une jeune Italie minée par le débat religieux, l'analphabétisme, la crise économique et méridionale et une position faible sur le plan international. Les hommes de la « Gauche historique », qui étaient souvent d'anciens mazziniens et garibaldiens, se servirent de l'idée de *Risorgimento* comme un vecteur de légitimation des institutions et comme un moyen de ressouder le pays derrière un but partagé. Cette mobilisation autour du *Risorgimento* impliquait de gommer les différentes voies vers l'unité du pays et de rassembler autour de Victor-Emmanuel II, Garibaldi, Cavour, ce concept polysémique. Parmi les artisans de cette opération, Francesco Crispi fut sans doute le plus efficace dans sa volonté de proposer un *Risorgimento* national-populaire dans lequel la monarchie et le peuple pouvaient sembler œuvrer ensemble à la construction de l'édifice national²⁹. Cette mobilisation donna lieu à la mise en œuvre d'une pédagogie patriotique qui utilisa tous les vecteurs de la communication politique de l'époque : rituels politiques³⁰, monumentalité³¹, toponymie des villes et des villages, culte des grands hommes et en particulier de Garibaldi³², à quoi s'ajoute la mise en place des musées du *Risorgimento* qui mettaient en scène reliques, portraits et célébrations des moments glorieux de la geste risorgimentale³³. Pourtant, cette captation de la mémoire du *Risorgimento* par les classes dirigeantes se heurta à nombre d'obstacles : d'abord, le renforcement des mémoires politiques des républicains, socialistes et catholiques qui élaborèrent des répertoires concurrents. Mais aussi le traitement municipal ou régional de cette mémoire qui souvent, choisit de célébrer des héros « locaux » au détriment des grandes figures du *Risorgimento*. De ce point de vue, il faut avoir en tête la gradation des hommages, entre inscriptions et statues, emplacements périphériques ou centraux et comprendre les nombreux débats

29. Massimo Baioni, « Mémoires publiques du *Risorgimento* dans l'Italie libérale. Un parcours historiographique », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 44/1, 2012, p. 151 ; Christopher Duggan, *Creare la nazione. Vita di Francesco Crispi*, Roma/Bari, Laterza, 2000 ; Catherine Brice, *Monarchie et identité nationale en Italie (1861-1900)*, Paris, Éditions de l'ÉHÉSS, 2010 ; Francesco Luciani, « La "monarchia popolare". Immagine del re e nazionalizzazione delle masse negli anni della Sinistra al potere (1876-1891) », *Cheiron*, n° 25-26, 1996, p. 141-188 ; Bruno Tobia, *Una patria per gli italiani. Spazi, itinerari, monumenti nell'Italia unita (1870-1900)*, Roma/Bari, Laterza, 1991 ; Umberto Levra, *Fare gli italiani. Memoria e celebrazione del Risorgimento*, Torino, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1992.

30. Ilaria Porciani, *La festa della nazione. Rappresentazione dello Stato e spazi sociali nell'Italia unita*, Bologna, Il Mulino, 1997.

31. Catherine Brice, *Monumentalité publique et politique à Rome. Le Vittoriano*, Roma, École Française de Rome, 1998 ; Bruno Tobia, *L'altare della patria*, Bologna, Il Mulino, 1998 ; Lars Berggren et Lennart Sjöstedt, *L'ombra dei grandi. Monumenti e politica monumentale a Roma (1870-1895)*, Roma, Artemide, 1996 ; Ilaria Porciani, « Stato, statue, simboli : i monumenti nazionali a Garibaldi e a Minghetti del 1895 », *Annale ISAP*, n° 1, 1993, p. 211-242 ; Massimo Bucciantini, *Campo dei Fiori. Storia di un monumento maledetto*, Torino, Einaudi, 2015.

32. Lucy Riall, *Garibaldi. Invention of a Hero*, New Haven/London, Yale University Press, 2007.

33. Massimo Baioni, *La "religione della patria". Musei e istituti del culto risorgimentale (1884-1918)*, Treviso, Pagus, 1994.

qui agitèrent les acteurs comme autant de moyens de faire de la politique à l'âge du suffrage restreint, qu'il s'agisse des municipalités, des associations professionnelles ou d'anciens combattants, des cercles qui forment ce maillage de mobilisation avant l'âge des partis politiques. L'école, qui aurait dû constituer le relais naturel de la diffusion du *Risorgimento* comme moment séminal de la nation italienne fut, de ce point de vue, assez peu efficace. Non que les programmes ne le traitent pas, mais parce que la mise en place du système scolaire fut longue et marquée par une absence de volonté politique. Il fallut en effet les programmes élaborés par Aristide Gabelli en 1888 pour que la volonté d'enseigner à l'école « l'amour de la patrie » soit clairement énoncée³⁴. De ce point de vue, le livre *Cœur* d'Edmondo de Amicis³⁵ marque plutôt un idéal qu'une réalisation : en effet, même au début du XX^e siècle, les militaires notent l'absence de connaissances de l'histoire nationale chez les recrues. Toutefois, la culture universitaire se saisit du *Risorgimento* et en 1906, à l'occasion du premier Congrès d'histoire du *Risorgimento*, qui se déroula à Milan, fut créée la *Società nazionale per la storia del Risorgimento*, bientôt suivie par une revue qui devint en 1914 la *Rassegna storica del Risorgimento*. La guerre de 1915-1918, pourtant rebaptisée la quatrième guerre d'indépendance, ne constitua pas cet ultime sursaut de « renaissance » nationale par le martyre, et c'est encore plus vrai si on prend en compte le terrible après-guerre.

Ainsi, après les années de l'Italie libérale, durant lesquelles l'histoire du *Risorgimento* avait été réécrite au profit d'une triade « apaisée » alliant la monarchie, Garibaldi et Cavour, cette vision fut de plus en plus contestée, la signification du mouvement d'unification nationale était devenue brouillée et prête pour une récupération efficace de la part du régime fasciste. Comme l'a montré Massimo Baioni³⁶, le débat autour du *Risorgimento* continua à se développer pendant le *Ventennio* fasciste, et avec ce débat, les interrogations sur la naissance de la nation. Car, de nouveau, l'histoire nationale se posait en termes de révolution – le *Risorgimento* – puis de décadence – l'Italie libérale – avant la nouvelle renaissance proposée par le fascisme. Cette relecture du *Risorgimento* remit au premier plan la dimension guerrière, l'héroïsme et les combats, comme une sorte de répétition générale de la « dernière guerre d'indépendance » et « première guerre nationale » que fut la Grande Guerre. Cette redécouverte du filon guerrier du *Risorgimento*, jamais totalement oublié en réalité, constitua le fil directeur de l'usage public de l'histoire durant ces vingt années. On assista aussi, durant cette période, à la mise en place d'institutions culturelles et historiques permettant une étude scientifique de la

34. Anna Ascenzi, *Tra educazione etico-civile e costruzione dell'educazione nazionale. L'insegnamento della storia nelle scuole italiane dell'Ottocento*, Milano, Vita e Pensiero, 2004, p. 93 et sq.

35. Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur* [1886], Paris, éditions rue d'Ulm, 2001.

36. Massimo Baioni, *Risorgimento in camicia nera. Studi, Musei, istituzioni nell'Italia fascista*, Torino, Carocci editore, Pubblicazioni del Comitato di Torino dell'Istituto per la Storia del Risorgimento Italiano, 2006.

période. Bien entendu, cette reconstruction historique se fit sous surveillance, et dans le cadre d'une idéologie omniprésente et coercitive.

Il n'en demeure pas moins que *l'Istituto per la storia del Risorgimento italiano*, créé en 1935 dans la continuité de la *Società nazionale*, malgré le contrôle exercé par Cesare Maria De Vecchi Val Cismon de 1933 à 1943, produisit des travaux loin d'être « monolithiques ». Entre une historiographie « monarchiste » ou « savoyarde », défendue par Del Vecchi, une historiographie « patriote » et une historiographie fasciste, l'histoire du *Risorgimento* se fit, à partir de 1932 sous l'égide d'une vision nouvelle, nationale, unitaire. Toutefois, durant cette période de dictature, deux visions du *Risorgimento* s'affrontèrent au sein même du régime. D'un côté celle de De Vecchi, pour qui la Rome impériale (nouveau mythe fondateur de l'Italie mussolinienne remplaçant l'Italie des communes), le Piémont des Savoie et le fascisme constituent les symboles de la continuité d'un État dont la fonction militaire, incarnée par la famille royale, était cardinale. De l'autre, le philosophe fasciste Giovanni Gentile avait cherché à proposer une vision du *Risorgimento* comme « révolution idéaliste » fondée sur un patriotisme spirituel et religieux dont Mazzini était l'apôtre. La dimension de « religion politique » du *Risorgimento* défendue par Gentile était proche de l'État totalitaire désiré par Mussolini, tandis que le *Risorgimento* de De Vecchi préfigurait plutôt l'État autoritaire de la diarchie Roi/Duce³⁷. La perception du *Risorgimento* s'enrichit encore, après 1943, de l'usage qu'en fit la résistance italienne, comme « second *Risorgimento* », seconde lutte contre l'envahisseur étranger, pour l'unité (politique) du pays et pour la liberté.

*

Cette brève enquête sur la conception qu'eurent les protagonistes du *Risorgimento* du sens et des objectifs de leur engagement, des références qui furent les leurs au moment des combats, puis des usages publics qui en furent faits des années 1860 jusqu'à l'après-guerre – et il serait possible de prolonger l'étude³⁸ jusqu'à aujourd'hui – semble bien montrer que *Risorgimento* est un chrononyme très complexe. Si le mot est simple, il désigne une portion de temps qui est loin d'être clairement bordée : commence-t-il au siècle des Lumières ? Au moment de l'occupation française ? En 1821 ? Et quand s'achève-t-il ? En 1861 ? En 1870 ? Y a-t-il un second *Risorgimento* en 1943-1945 ? L'appréhension qu'a du *Risorgimento* la « communauté sociale » est loin d'être homogène, que l'on se situe dans les zones rurales ou urbaines, dans le Nord ou le Mezzogiorno... Quant aux actes censés lui donner une cohérence, ils sont, on l'a vu, très différents. Qu'on voie en lui un phéno-

37. Cf. *idem*, p. 118-119 et Emilio Gentile, *Qu'est-ce que le fascisme ?*, Paris, Gallimard, 2004.

38. Catherine Brice et Massimo Baioni [dir.], « Celebrare la nazione. Anniversari e commemorazioni nella società contemporanea », *Memoria e Ricerca*, n° 34, mai-août 2011.

mène d'abord littéraire et culturel, ou plutôt une opération militaire et diplomatique, la seule cohérence reste la mise en place d'un État unifié autour d'une monarchie constitutionnelle. Mais ces deux seuls termes posent en réalité problème : quelle est la réalité de l'unification du pays (politiquement, socialement, économiquement) et même la nature de la monarchie italienne, établie sur la base d'un texte éminemment sujet à interprétation – le *Statuto* – qui peut sans arrêt inverser les rapports de force entre monarque et Parlement ? La seule solution monarchique peut sembler une trahison des aspirations de nombre d'acteurs du *Risorgimento*, des mazziniens aux catholiques libéraux en passant par les républicains. Ainsi, tels les miroirs du film d'Orson Welles, *La dame de Shanghai*, le mot *Risorgimento* ne cesse de se fragmenter, se réfracter et se déformer selon la position de l'observateur/acteur. Il n'en demeure pas moins que la référence reste forte et compréhensible : c'est sans doute qu'elle repose sur une conception de l'histoire encore fortement ancrée, intériorisée, qui structure l'histoire nationale italienne autour du binôme décadence/renaissance, et qui continue à constituer une (imparfaite) clé d'analyse de l'Italie, aujourd'hui encore.

*Catherine Brice est professeure à l'Université Paris-Est Créteil
(Centre de recherches en histoire européenne comparée)
et membre de l'Institut Universitaire de France*